

Brèves littéraires

Brèves

Marie dans la ville

Anne Guilbault

Numéro 77, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guilbault, A. (2008). Marie dans la ville. *Brèves littéraires*, (77), 59–61.

ANNE GUILBAULT

MARIE DANS LA VILLE

Tous les jeudis, je cours chez Marie. C'est comme ça. Pour elle, il faut courir. Pour elle, il faut le vent, le grand vent des tempêtes. Elle vient d'un lieu qui sent la mer et je ne sais pas où elle va, alors je cours comme un fou dans la ville jusqu'à elle, comme si ma vie en dépendait.

Je connais le nombre exact de pas de course qu'il faut accomplir pour rejoindre Marie et ses cheveux noirs et son odeur de neige. Entre la maison de Marie et la mienne, il y a exactement huit cent trente-neuf pas bondissants et heureux. Sur le chemin qui mène à elle, je dois sauter trois haies, enjamber dix caniveaux, passer vingt-huit maisons et cinq buildings, deux boulangeries, l'école de brique et l'école préfabriquée, la caserne des pompiers, trois cafés, cinq intersections, et encore, je ne compte pas les chiens.

Entre Marie et moi, il y a les sons aussi. La pluie dans les arbres, parfois, le silence des maisons et des buildings endormis, la sonnette de la boulangerie, puis les cris des gamins dans les cours des écoles - celle des riches et celle des pauvres - le claquement métallique des portes de la caserne, les moteurs des voitures, les coups de klaxon, le sifflet de l'agent, le crissement des pneus, sans compter les aboiements des chiens.

Sourd et aveugle, je pourrais me rendre de chez moi à la maison de Marie en suivant les odeurs qui me séparent de la sienne. D'abord, l'odeur de terre de mon jardin, puis celle, citronnée, des trois haies m'indiqueraient que je suis sur le trottoir qui mène aux écoles. Passant devant les vingt-huit maisons de banlieue déprimantes, je reconnaîtrais l'odeur des pelouses bien entretenues, l'odeur des pesticides mélangée à celle de l'herbe fraîchement tondue. Tout de suite après viendraient l'odeur du pain chaud et des croissants au beurre, celle de pomme et de plastique de l'école préfabriquée et celle de

cuir et de bois de l'école de brique, tout ceci entrecoupé par la puanteur des caniveaux - l'urine de chats, l'eau de pluie -, par la décomposition des déchets qu'on n'a pas ramassés la veille. Mais je saurais que j'approche vraiment de chez elle quand la pollution chaude des voitures me piquerait la gorge. Car Marie, elle habite au cœur de la ville, dans la poussière et la vie, et c'est pour cette raison que je ne peux me passer de cette odeur de neige qu'elle a juste là, entre les cuisses, parce que c'est si incongru, cette odeur de froid dans tant de saleté.

Sur le chemin du retour, je ne cours pas. Je marche lentement et je ne vois rien de ce qui m'entoure. Il n'y a plus d'odeur de pain, de boue, d'urine, de pomme ou de déchets, il n'y a plus que le parfum de Marie sur mes doigts. Dans ma tête ne résonne que la voix de Marie. Son souffle a éteint tous les autres bruits. J'erre pendant des heures, je tourne en rond comme un chien et je retrouve ma maison par hasard. Tout à coup, je lève la tête et c'est chez moi, je reconnais les trois haies, le potager, le chien du voisin. Et je me remets à attendre le jeudi suivant. Un à un les sons reviennent, une à une les odeurs, jusqu'à ce que toute trace de Marie sur mon corps soit effacée par la vie qui reprend.

Dès que je mets les pieds chez moi je commence le décompte de ce qui me sépare d'elle, les jours, les nuits, les pluies... Je sais qu'un jour elle aura disparu.

Un jour, elle suivra n'importe qui, les mains tendues, les yeux ouverts, comme une enfant à qui un inconnu promet des bonbons si elle monte dans sa voiture. Ou alors elle partira parce que la terre se sera remise à bouger sous ses pieds. Parce qu'elle non plus ne sait plus d'où elle vient ni où elle va.

Tous les jours, je me prépare à cette éventualité. C'est pour cette raison que je connais par cœur le nombre des choses qui me séparent d'elle, les bruits et les odeurs : pour m'en souvenir, le jour où je frapperai à sa porte et qu'elle n'ouvrira pas.

Ce jour-là, je deviendrai fou, complètement fou, parce que je ne pourrai pas savoir avec exactitude le nombre de choses qui me séparent d'elle, la qualité des odeurs entre son corps et le mien, l'intensité des bruits entre son monde et le mien. Je deviendrai fou parce qu'avec le temps, j'oublierai l'éclat de ses cheveux noirs et la douceur de son ventre, parce que son parfum de neige s'évaporerait et que sa voix ne fera plus taire les bruits de la ville. Quand tout de Marie aura disparu pour moi, il me restera au moins le chemin. Et je pourrai le refaire tous les jeudis.

Je me dirai peut-être alors que la distance ne compte pas, ni l'absence, qu'il suffit d'avoir la mémoire des chemins pour se retrouver là où le vent ne souffle pas et où le vacarme s'éteint.